

PAUL GROUSSAC

LE CAHIER
DES SONNETS

PREMIÈRE SUITE

Pauca paucis.

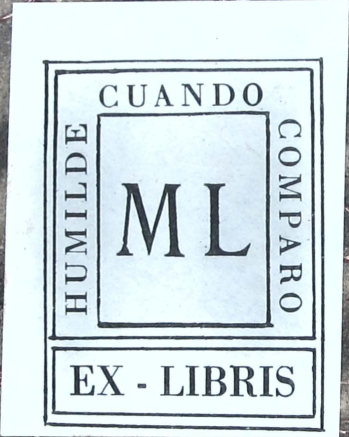


BUÉNOS-AYRES

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE DE P.-E. CONI ET FILS

680 — RUE PERÚ — 680

M DCCC XCH



CUANDO

HUMILDE

ML

COMPARO

EX - LIBRIS

A mi querido amigo y víctima en c

George Dubary

como recuerdo y recuerdo

P. Grossier

20 de Febrero de 1892.

LE CAHIER DES SONNETS

Du *Cahier des Sonnets* il n'a été fait que le tirage suivant :

20 exemplaires sur papier du Japon, numérotés de 1 à 20
20 — — de Hollande, numérotés de 21 à 40

Aucun exemplaire n'est mis dans le commerce.

N° 14

*Fallait-il vous jeter au vent, folles gerbées,
Feuillets perdus que l'homme hésite à croire siens?
— Le fruit mûr n'est qu'un frère heureux des fleurs tombées;
L'œuvre actuelle éclôt de ces rêves anciens.*



EXCUSE



'EST l'hiver; je suis seul. Or la fée Ophtalmic
Pour me jeter son voile ayant pris ce moment,
(Comme eût dit Trissotin) il faut que, galamment,
J'offre ce soir bon feu, bon gîte à l'ennemie.

Dans mon fauteuil, les pieds vers l'âtre où meurt, blêmic,
La braise qu'un duvet ouate mollement,
Au compagnon discret de mon isolement
Je dicte d'anciens vers d'une voix endormie.

Vive un sonnet taillé sans franges ni fleurons !
C'est la birème agile aux deux rangs d'avirons
Battant le flot de l'art avec rythme et maîtrise...

Le feu s'éteint ; le chant s'efface vague et las ;
Et je tisonne en vain pour rallumer, hélas !
Une étincelle encore au tas de cendre grise.

Août, 1891.





II

FINIS GALLIÆ

A mon frère.



LE galop monstrueux de la horde infernale
Qui vint broyer son corps divin, son flanc sacré,
L'avait laissée encor vivante; et son front pâle
Saignait, et ses deux mains sur le sein déchiré

Gardaient une attitude indignée et fatale.
Tandis qu'à l'horizon le Barbare exécré
Campait, vainqueur, cet œil fixe et désespéré
S'emplissait lentement d'une ombre sépulcrale.

Or, sur la neige sourde et sous le ciel en deuil,
Celle à qui l'âpre hiver tissait un blanc linceul,
Hélas! c'était la France et la reine du monde...

Mais d'autres combattants, crachant d'amers défis,
Survinrent; — et l'on vit la grande moribonde
Roidir se maigres bras pour maudire ses fils.

1871.





III

AL PASAR

De la argentina patria hospitalaria,
He recorrido, oscuro peregrino,
La inmensidad, labrando mi destino
En pos de la Esperanza temeraria.

Del vago porvenir vision precaria,
Alguna vez surgiera en el camino
El entrevisto hogar, donde el divino
Refugio hallé del alma solitaria.

Allí, como el pastor de la Escritura,
En la ánfora de un ángel bendecido
Puse el ávido labio enternecido.

Pero, el eterno viage de amargura
Más tarde al proseguir, fué mi tortura
La dulce imágen del Eden perdido.

1876.





IV

A UN TRADUCTEUR D'HOMÈRE

Μῆνος ἄειθε, θεῶν...



QUAND il courait pensif dèmes et carrefours,
Livrant sa marche errante aux filles de Mémoire,
L'aveugle de Mèlès, sur sa phorminx d'ivoire,
Aux Hellènes chantait les cycles des vicieux jours :

Ilion prise, Ulysse et les autres "retours"...
Naïf et grand, l'aède au vol semait l'histoire ;
Et laboureurs, marchands, pêcheurs de l'auditoire
En gardaient des lambeaux aux lèvres, dans leurs bourgs.

— Que tu sens bien Homère, ô récent homéride !
Et que l'antiquité, toujours fraîche et sans ride,
Joue heureuse et riante, en tes faciles vers !

Et moi, qui sur tes pas osai fouler l'arène,
Je pense, en saluant tes lauriers encor verts,
Qu'on boit l'eau de Jouvence "aux sources d'Hippocrène.

1874.





V

TUCUMAN

A Delfin Gallo.



¡**C**IÑEN, oh Tucuman, laurel y flores
De púrpura tu frente y de esmeralda ;
Como manto de rey, brilla en tu espalda
El velo tropical de cien colores.

¡ Tierra de seducción, jardín de amores !
De tus nevados cerros en la falda
Planté mi tienda un día, y mi guirnalda
Primera hubé en tus bosques bullidores.

Del pobre altar que alcé para tu gloria,
Crecía en las junturas de la piedra
Un haz de madreselva y verde hiedra :

— Ato á la breve flor, cual tu memoria,
Hiedra vivaz como el recuerdo mio,
Y formo un ramo agreste que te envío.

1874.





VI

AU CAFÉ-CONCERT

De la mère Angot !...



C'EST la " vieille gaieté française ", sans la charge
Crûe et canaille où maître Offenbach opérait.
C'est le rire gaulois, dit-on, sonore et large,
Mousse d'Aï qui luit, pétille et disparaît.

Mais les " cabots " fourbus se donnent de la marge
Et, devant ces videurs de bocks, forcent le trait ;
Après tout, l'histriion peut dire à sa décharge
Qu'il se hâte d'offrir ce qu'on exigerait.

— Moi, sous le gaz, je rêve aux claires matinées
Où tous les deux penchés au piano, ta voix
Fredonnait l'air gentil des *heures fortunées*...

Et comme ce public hurle au refrain grivois
Où Clairette s'enlève et montre un peu ses charmes,
J'essuie un coin de l'œil, car j'ai ri jusqu'aux larmes.

B. A., 1875.





VII

PAR LA FENÊTRE



ELLE rêve, le front penché sur sa main frêle ;
Un livre est devant elle, ouvert, la lampe auprès.
Dans la pénombre on suit le blond profil, si frais,
Où, sous l'enfant, la femme exquise se révèle.

Délicieux tableau de genre aux tons discrets !
Qu'importe que l'album soit la *Mode nouvelle*,
Et que les papillons des doux rêves secrets
Soient faits de noir velours et de blanche dentelle ?

— Pédant ! sa tête vide a le charme vainqueur :
C'est le creux du lys pur, de la perle argentée,
Du beau vase sculpté vierge encor de liqueur.

Mais le fruit point déjà sous la fleur veloutée :
Sois digne d'épancher l'amour au jeune cœur,
Et du marbre vivant jaillira Galathée !

1876.





VIII

RETORNELO



Si tuviera una flor, — clavel ó rosa,
Nacida en mi heredad, — prado ó vergel,
De árbol frondoso al pié, — cedro ó laurel,
Cerca de una mansion — pobre ó lujosa :

Su pétalo no diera, — esencia ó miel:
Tras mi ilusion iria, — amiga ó esposa,
En tu frente á morir, — triste ó dichosa...
Si tuviera una flor, — rosa ó clavel.

— Porque eres tú la lámpara del templo
En cuya soledad, mudo, contemplo
La trémula vision que el alma nombra ;

Porque eres tú la fuente de consuelo
Que el fresco oasis baña, á cuya sombra
Un día descansé, mirando al ciclo.

1875.





IX

PLUIE D'ÉTÉ

A Nicolás Avellaneda.



Sous notre ciel torride, après six mois d'azur,
Quand l'orage attendu fond sur la plaine verte,
Chaque herbe, chaque feuille est une bouche ouverte
Qui boit avidement le nectar frais et pur.

La forêt vide alors d'un trait l'ondée offerte,
Sans qu'une goutte perce encor le dôme obscur ;
Mais l'ouragan prochain la laissera couverte
De clairs filets, roulant aux pentes du sol dur,

— Ainsi, sur l'être jeune et vierge de blessure,
La première douleur qui tombe, d'aventure,
S'infiltré tout entière au cœur bientôt rempli ;

Mais, plus tard, chaque jour nouveau porte sa peine
Qui, sans y pénétrer, glissant sur l'âme pleine,
S'écoule, amère et lente, au fleuve de l'oubli.

Quebrada de Luces, 1878.





X

Á PETRARCA

Non lauro ó palma, ma tranquilla oliva.



PLATÓNICO Petrarca, en la tormenta
De la pasión, que ruge hosca y bravía,
Rezabas tu elegante letanía
Verso á verso, á los piés de Laura atenta.

De tu plácido amor la fiebre lenta
Destilaba un soneto cada día ;
Y era joya esculpida en lava fría,
Lirio de altar que su pureza ostenta.

Pero ¡ sufriste, al fin ! Y esas plegarias
Que en el túmulo amado suspendiste
Á modo de coronas funerarias :

Tan conmovidas son y penetrantes,
Que al admirarlas ¡ ay ! murmuro triste :
¡ Quién te diera sufrir diez años antes !

1879.





XI

RESURREXIT

A Ulric Courtois.

NON, tu ne mourras pas, France, mère adorée,
Car le salut du monde appelle ton salut.
Redresse-toi ! Sous l'œil des reîtres à l'affût
Notre amour a fermé ta blessure ulcérée.

Au temps qu'en noirs troupeaux, sur la terre effondrée,
Les peuples faisaient halte et blasphémaient le but,
Tu signalas, quand tous dormaient, l'aube sacrée :
Ton cri fendit l'espace et la Liberté fut !

Même aux siècles de fer, tu fus la force douce.
Ton long passé de gloire est un chêne qui pousse
Robuste et droit, chargé de nids, les fleurs au front...

Surgis, soldat de Dieu ! L'Alsace et la Lorraine
Vont t'acclamer, debout sur le fleuve de haine ; —
Et ce jour vengera la blessure et l'affront !

1879.





XII

RECONCILIACION



ALÚDAME al pasar, serena, altiva,
Tersa la frente y recta la mirada ;
Si habla ante mí, su voz sueña pausada,
Sin vibracion inquieta ó agresiva.

Anoche, en aquel baile, entre festiva
Gárrula confusion, víla sentada :
Grave y triste tomé su mano helada,
Y al círculo del wals llevéla esquivá.

Bajo el perfil inmoto oculta el alma,
Cual bajo la pestaña su pupila,
Fria, giraba en su marmórea calma ;

Y, súbito, al beber del cuerpo amado
El efluvio sutil, mudo oprimíla...
Y voló como un sueño lo pasado.

1878.





XIII

LA MONTAGNE

A Pedro Goyena.



'ÉTAIT dans une plaine immense et sillonnée
D'étroits sentiers couverts d'épaisses frondaisons ;
Les larmes de la nuit scintillaient aux buissons,
Les lys chastes ouvraient leur gorge satinée.

Pensif, je marchais seul. Or ma vue obstinée,
Quittant les arbres pleins de nids, les verts gazons,
Se posait au confin des vagues horizons :
Et c'était au printemps de la vingtième année.

— Une montagne bleue au fond coupait le ciel ;
Et, dédaigneux du monde et du bonheur réel,
Je marchai nuit et jour vers sa cime blanchie...

Enfin, un soir d'hiver, las des rêves déçus,
M'arrêtant pour reprendre haleine, j'aperçus
Derrière moi, bien loin, la montagne franchie.





XIV

LAS RUINAS DE MENDOZA

RUINAS y soledad. Mustia en el cielo,
Cual lámpara en la cripta oscurecida,
Cruza menguante luna, parecida
Á lágrima de Dios que baja al suelo.

¡ Y revivo el horror del gran flagelo :
La tierra abierta y la ciudad derruida,
El templo vuelto á ser ara homicida,
La tumba en el hogar... ¡ Clamor y duelo...!

Todo pasó. Los árboles cual antes
Mecen su copa al viento, que en misterio
Remeda el suspirar de los amantes...

— Iba pensando en tí, sombra adorada,
Y, más triste que el vasto cementerio,
De un tamarindo alcé la flor morada.

Mendoza, 1875.





XV

A BEETHOVEN



Sur des accords profonds et sourds, voix d'outre-tombe,
L'arpège douloureux sanglote obstinément :
Il dit l'amour qui trompe, et la femme qui ment,
Et la gloire qui leurre, et la foi qui succombe.

Comme en un bois funèbre une errante colombe,
L'aîle saignante, ébauche un dernier battement, —
Une frêle espérance effleure par moment
Le glas morne du chant désolé, puis retombe...

Et c'est l'adagio de la sonate en *ut* !
Vieux maître, il est donc vrai que ton âme connut
De la gloire et du cœur la lie et l'amertume !...

Oui, le monde est hostile à tout génie altier :
Au chef-d'œuvre qu'il sème il faut un siècle entier
Pour surgir sur sa tombe en grand laurier posthume.

1878.





XVI

ROSA MYSTICA

A C...



EN mi éxtasis de niño, halléla un día
Del sacro bosque oculta en la espesura ;
Cáliz de miel, corola de amargura :
Era la eterna flor de poesía.

Consuelo á mi dolor fué en la árdua via ;
Mas hoy, que alcanzo el bálsamo que cura,
Pongo en tu blanca mano, oh virgen pura,
La mústia flor de la melancolía.

Sobre tu clara frente inmaculada
Si al inclinar su pétalo sombrío,
Sientes líquida perla allí caer :

Que es lágrima no creas, conservada
En la urna ideal del padecer,
Sinó gota celeste de rocío.

1877.





XVII

L'ART GREC

*Reinat
1915*

A Sarah Bernhardt.



Sous le bandeau royal et le riche péplos
Qui de Phèdre éperdue accroissent la détresse ;
Sous l'art racinien, douloureuse caresse,
Rythme antique brisé de modernes sanglots,

Hellade, blanc lotus sur l'onde bleue éclos,
C'est toi que le poète évoque, ô sainte Grèce !
Coupe de la beauté versant toujours l'ivresse,
Corps de Cypris, moulé dans l'écume des flots !

Qu'importent les dédains du présent qui t'oublie !
Tu renaîtras un jour. Et la race vieillie
Cherchera pour rêver, triste, de l'âge d'or,

Au front du chapiteau l'acanthé corinthienne
Qui, fruste et mutilée, hélas ! résume encor
L'art grec, — divine fleur de la plante aryenne !

B. A., août 1886.





XVIII

CRÉPUSCULE D'AUTOMNE



OMME un tyran vaincu drape, au moment extrême,
Dans un lambeau de pourpre un visage hagard ;
Comme un glabre histrion falot rougit de fard,
Pour un bravo dernier, sa peau ridée et blême : —

Le froid soleil, luisant comme une froide gemme,
Derrière un ciel brumeux d'automne, au teint blafard,
Enlumine en mourant la nue en étendard,
Et, pour suprême adieu, jette un éclat suprême.

Mais, tandis que je rêve à la fuite des jours,
Le crépuscule gris fond en vagues contours
L'horizon violet que le couchant allume. . .

Demain le sombre hiver suivra l'automne enfui ;
Et je regretterai, cœur noyé d'amertume,
Le pâle et froid rayon qui m'attriste aujourd'hui.

Lomitas, Juin 1890.





XIX

CALDERON DE LA BARCA

A Menendez Pelayo.



HASTA en póstuma lid, el sacro acero
Del gran Gonzalo triunfa en la Armería :
Emulando al valor la maestría,
Labróle Ruiz, el inclito espadero.

Fuerte y limpio el metal como el guerrero,
La guarnicion con griega alegoría
Es joya de esplendente orfebrería :
Su recazo es la cruz ¡símbolo austero !

— ¡ Oh noble Calderon, de tu alta vida
Toda absorta en la fé, la guerra y el arte,
Es esta espada emblema soberano !

Y de tu obra tambien, que unc, atrevida,
El auto á la tragedia, el Cristo á Marte...
¡ Gran Capitan del drama castellano !

Madrid, 1883.





XX

L'ILLUSION DERNIÈRE

A Carlos Guido y Spano.



QUAND de nos fiers étés tout ruisselants de flammes
Le dernier suit déjà les printemps révolus,
Avant l'arrêt fatal lu dans l'œi! clair des femmes,
Sachons vieillir, exempts de regrets superflus.

Rien ne peut revenir des jours où nous aimâmes ;
Des airs que nous chantions, aucun ne vibre plus ;
L'écho des voix est mort comme l'appel des âmes,
Sous la vague du temps qui n'a point de reflux.

Printemps, jeunesse, hélas ! sourires de la vie !
Pour retrouver de loin l'illusion ravie,
Si le sang monte encor du cœur au front pâli :

Mieux vaut que vain soupir ou que plainte navrée,
Boire, au tiède parfum d'une tête dorée,
Un rapide bonheur fait de rêve et d'oubli.





XXI

TUMBA DE SOLDADO

Á Carlos Pellegrini.



AL pié de azul bandera, enrojecida
Con argentina sangre ardiente y pura,
Caiste de espalda en la áspera llanura,
¡ Campo fatal del duelo fratricida !

Abrió en la patria exangüe nueva herida
El hierro que cavó tu sepultura :
Y en brazos de esta madre sin ventura,
Gustas al fin la tregua de la vida.

Una cruz negra en un erial sin nombre
— Oh ! anónimo sublime de la gloria ! —
Disputa á la maleza tu despojo...

— Y siendo más que el suelo, ingrato el hombre,
Borróse antes que el rastro la memoria,
Y el olvido creció más que el abrojo.

Posta de Santa Rosa, 1884.





XXII

TIU - SIMI

A J. M. de Heredia.



PAR nos halliers où l'once aux yeux d'or suit la trace
Du roux guanaque et du chevreuil las ou distrait,
En quête d'une ruche au fond du bois secret,
L'abeille heureuse, en fauve essaim, bourdonne et passe.

Fuyant le creux fouillé du fourmilier vorace,
Où le tronc vermoulu qu'un cyclone abattrait,
La colonie errante élit dans la forêt
Pour son miel le plus doux l'arbre le plus vivace.

Elle a tout délaissé : cierge au suc nourricier,
Bignone en fleur, caroube offrant sa gousse plate,
Et le palmier superbe et le cèdre princier ;

Pour le quebracho rude à la gaine écarlate,
Dont l'écorce en lambeaux, sur qui la foudre éclate,
Couvre un cœur métallique où s'ébrèche l'acier.

Lomitas, mai 1870,





XXIII

SEMPER ET UBIQUE

A Anatole France.



L'ESPACE et le moment, modules spécieux,
Sont nés de l'éphémère et comblent sa mesure :
Que fait à l'infini ce monde jeune ou vieux ?
Qu'importe la durée humaine, à ce qui dure ?

Mais rien ne meurt. L'éclair rayant la voûte obscure
S'envole, flèche d'or d'un arc prodigieux,
Et, d'étoile en étoile, emporte au fond des cieux
L'heure éclose, à jamais actuelle et future.

La flamme d'Illion luit pour quelque œil vivant ;
Et, sur le Golgotha sinistre, oscille au vent
Toujours l'arbre où fleurit l'immortelle souffrance.

Car, l'humble lac contient tout le ciel reflété,
Et, pour l'Etre immanent caché sous la substance,
L'instant universel contient l'éternité.

1891.





XXIV

LE SONNET D'ALCESTÉ

A Alphonse Daudet.



J'ai pâti plus qu'un autre et j'ai beaucoup lutté
Sans mendier jamais la pitié ni l'estime :
Car ceux-là qu'étonnait mon amertume intime
N'ont point su quel pain noir ma bouche avait goûté.

J'ai creusé dans l'exil mon sillon attristé
Pour le noble et le vrai, double effort légitime ;
Et l'ostracisme sourd dont le juste est victime
A pu briser ma foi, mais non ma volonté.

Vers l'immense dégoût, pourtant, l'âme dévie.
Sur ce monde rongé de sottise et d'envie
Le flot de mon mépris déferle tout entier...

Mais une femme vient, cœur doux et fort, suivie
D'un vol d'enfants qui joue et rit dans mon sentier ; —
Et cet humble bonheur fait absoudre la vie,





NOTES

IV

Après l'Iliade et l'Odyssée, il y eut tout un cycle de rhapsodies intitulées "retours" et se rapportant en effet au rapatriement des principaux héros du siège de Troie.

XIX

"El sacro acero". C'est sur l'épée de Gonzalve de Cordoue que les grands d'Espagne jurent fidélité au prince de Asturies.

XXII

Tiu-simi. — En langue quichua, *bouche de sable*. C'est le nom du miel sauvage que de petites abeilles déposent au creux des arbres. Le nom s'explique par l'ouverture ronde et poudreuse qui marque l'entrée de la ruche.






TABLE

I. — Excuse	7
II. — Finis Galliae	9
III. — Al pasar	11
IV. — A un traductor d'Homère	13
V. — Tucuman	15
VI. — Au café-concert	17
VII. — Par la fenêtre	19
VIII. — Retorno	21
IX. — Pluie d'été	23
X. — A Petrarca	25
XI. — Resurrexit	27
XII. — Reconciliacion	29
XIII. — La Montagne	31
XIV. — Las ruinas de Mendoza	33

XV. — A Beethoven.....	35
XVI. — Rosa mystica.....	37
XVII. — L'art grec.....	39
XVIII. — Crépuscule d'automne.....	41
XIX. — Calderon de la Barca.....	43
XX. — L'illusion dernière.....	45
XXI. — Tumba de soldado.....	47
XXII. — Tiu-simi.....	49
XXIII. — Semper et ubique.....	51
XXIV. — Le sonnet d'Alceste.....	53
Notes.....	55





La Vie.

C'était dans une plaine immense et sillonnée
D'étroits sentiers, couverts d'épaisses frondaisons ;
Les larmes de la nuit scintillaient aux buissons ;
Les lis chastes ouvraient leur gorge satinée .

Pessif, je marchais^{ais} seul . Or ma vue obstinée
Luttant les rameaux pleins de nids, les verts gazons,
Se posait aux confins des vagues horizons . . .
- Et c'était au printemps de ma vingtième année .

Une colline bleue au loin coupait le ciel :
Et, dédaigneux du monde et du bonheur réel,
Je marchais nuit et jour vers la cime blanchie . . .

Enfin, un soir d'hiver, las des rêves déçus,
M'arrêtant pour reprendre haleine, j'aperçus
Derrière moi, bien loin, la montagne franchie .

Imprenta de Pablo E. Coni é hijos, Perú, 68o

.

